

Comptes rendus

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **32 (1944)**

Heft 130

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

COMPTES RENDUS

UNE NOUVELLE COLLECTION PHILOSOPHIQUE « ÊTRE ET PENSER »

Cahier 1 : *L'homme, métaphysique et transcendance.*

Un malentendu n'a pas permis que fût présenté plus tôt le premier volume de cette collection, dont le but est de proposer à l'intérêt d'un public aussi large que possible, sans tomber dans la vulgarisation, les préoccupations philosophiques de notre temps. Il ne s'agit point d'une publication soumise à une orientation de pensée déterminée. Ses promoteurs estiment avec raison que le profit peut être grand d'une libre discussion des problèmes fondamentaux se posant aujourd'hui à la méditation des hommes de pensée, et que notre pays offre pour cette confrontation une sorte d'asile privilégié.

Des penseurs de Suisse romande et de Suisse alémanique, de même que des philosophes étrangers, collaboreront à ces cahiers. Lorsqu'on sait ce que coûte la moindre publication, on ne peut qu'admirer la courageuse initiative de M. Pierre Thévenaz, directeur de ces Cahiers, et des Editions de la Baconnière (Neuchâtel), et il faut souhaiter vivement à cette collection l'accueil sans lequel elle ne saurait vivre.

Dans les limites qui me sont assignées, il n'est pas aisé de rendre compte d'un volume comportant sept études d'auteurs divers, et dont chacune appelle des approbations, des réflexions, des prolongements ou des critiques. Etudes parfois ardues, dont je ne sais si elles sont toutes accessibles à ce public éclairé — mais non point spécialiste ni même « initié » — que l'on veut atteindre. S'il est très vrai que « la profondeur de la réflexion », comme il est dit dans le préambule, « ne va pas fatalement de pair avec la phrase lourde de mots en *isme*, avec la plume ennuyeuse ou la gravité rébarbative », est-il sûr que des variations philosophico-littéraires sur un thème métaphysique soient d'une compréhension plus facile ? Tout imprégnées du jargon propre à la nouvelle philosophie existentielle ou existentielle, telles pages de ces écrits me font songer aux abus de la dialectique hégélienne, alors

que les disciples du maître s'efforçaient de convertir en thèse-antithèse-synthèse les données les plus positives de l'expérience. Avec la différence qu'il s'agit ici de variations sur le thème de l'existence, dans un langage qui peut, tout aussi bien que les vocables en *isme*, offenser celui de l'« honnête homme ».

Après un article substantiel de M. H. Peissac sur « La vocation du métaphysicien », le volume nous offre des pages de M. Pierre Thévenaz sur « Métaphysique et destinée humaine ».

L'auteur y considère d'abord la métaphysique dans ses rapports avec la mentalité régnante à certaines époques, cette métaphysique, dit-il, dont l'existence même paraît constamment menacée, qui connaît des éclipses aux périodes prospères de l'humanité, mais dont les forces s'affirment avec une vigueur accrue aux moments de trouble et d'insécurité (époque de Plotin, par exemple, et celle que nous vivons aujourd'hui). Il est un fait que les préoccupations métaphysiques s'exaspèrent lorsque l'individu perd confiance dans l'ordre historique et social, et les périodes agitées engendrent fatalement un désir d'évasion et de salut. M. Thévenaz reconnaît d'ailleurs que l'on peut fort bien se livrer à la spéculation métaphysique « sous le signe de la sécurité », comme en témoignent de grands systèmes jusqu'à Leibniz.

Soulignant avec raison l'importance du tournant décisif que représente le subjectivisme de Kant, l'auteur rappelle quelques grands noms de la nouvelle évolution philosophique, en France et en Allemagne, depuis Descartes. Puis il définit de façon fort pertinente la véritable nature de la métaphysique, et relève la possibilité, demeurée intacte après Kant, d'une métaphysique à laquelle Maine de Biran ouvrit la voie en France. Il s'agit d'élargir l'expérience vers le dedans, de tendre à une intériorisation toujours plus poussée vers cette source productrice du monde phénoménal. Une telle métaphysique signifie un effort de trouver, selon une expression de M. Lavelle reprise par M. Thévenaz, « l'être en deçà du phénomène plutôt qu'au delà ». Elle implique un retour sur soi, un recueillement, une véritable « conversion », comme aime à dire M. Paul Decoster.

M. Thévenaz insiste sur la nécessité de dépasser vers l'intérieur le moralisme kantien, jusqu'à la vraie source créatrice du moi et des valeurs posées par lui. Le double écueil d'une telle tentative, à mon sens, c'est de n'aboutir qu'à de fugitives intuitions d'une réalité dont il faut bien ensuite, lorsqu'on veut en parler, qu'elle passe à travers le moule de notre pensée, ou de restaurer une nouvelle forme de scolastique. Mais il est certain que c'est bien la seule direction demeurant ouverte à la pensée éprise de métaphysique.

De son tour d'horizon européen, M. Thévenaz revient ensuite chez nous, en Suisse romande, pour montrer combien métaphysique et morale y ont toujours été liées étroitement. Mais l'auteur estime que les temps que nous vivons posent d'autres exigences que ceux de Secrétan. De morales alors, ces exigences sont devenues métaphysiques au premier chef. « La guerre,

la décadence de certaines nations ou de certaines valeurs, un certain satanisme déchaîné, le problème juif, voilà autant de questions qui dépassent la mesure humaine et nos critères moraux » (p. 47).

L'article suivant, de M^{lle} Jeanne Hersch, est intitulé « Défense de la technicité en philosophie ». Il est dédié à Karl Jaspers. On y trouve des réflexions très pénétrantes sur l'art, à propos duquel M^{lle} Hersch oppose, du point de vue de la plénitude ontologique, l'œuvre classique et l'œuvre romantique. Rompant une lance en faveur de l'*abstrait*, M^{lle} Hersch estime que le goût exclusif affiché de notre temps pour le « concret » est un signe de décadence. A propos de professeurs de philosophie qui auraient blâmé certains travaux comme trop abstraits, M^{lle} Hersch s'écrie : « Que devrait-on dire de Kant ! » C'est exact, mais il reste à s'entendre sur l'« abstrait ». Chez Kant, la lourde machine détruit en fait beaucoup d'abstractions.

M^{lle} Hersch désigne par technicité le caractère *sui generis* de la réflexion philosophique, laquelle se meut sur le plan de la pensée et ne doit pas être confondue avec d'autres formes de l'expérience humaine.

Il est sain d'insister aujourd'hui, où l'on tend à confondre beaucoup de choses, sur la nécessité de la cohérence, de la systématisation nécessaire à la philosophie. Mais si l'auteur estime que le « clavier » propre à la philosophie est celui de l'abstraction, il paraît admettre que l'on va fatalement ainsi vers une « perte d'être » — au sens bergsonien ? — et c'est tout le problème de la pensée qui est ainsi posé.

Vient ensuite une étude de M. E. J. Chevalier (p. 73-119) : « Essai d'une critique de la connaissance théologique ». L'auteur aborde le problème des rapports de la théologie et de nos moyens de connaissance. En substance, il oppose au *credo quia absurdum* des partisans du « paradoxe » en la matière, le *credo ut intelligam* affirmant la rationalité de la foi. Ses élucidations ingénieuses me laissent un peu perplexe. J'ai lu, dans Croce, qu'un vieil hégélien d'Italie, Maturi, disait à un de ses amis : « Raisonniez-vous avec la logique divine ou avec la logique humaine ? Si c'est avec celle-ci, nous ne nous comprenons point ; si c'est avec l'autre, ce n'est plus la peine de raisonner : embrassons-nous ! »

Aux pages 121-125, un court mais suggestif article de M. Théophile Spœrri sur l'« Idée Incarnée ». L'auteur insiste sur le *sens de la direction* et cite des vers de Dante, de l'Arioste, de Charles d'Orléans, de Verlaine, où se trouve exprimée tragiquement l'angoisse que produit la perte de ce sens.

Cet égarement se retrouve comme thème de l'article suivant (p. 127-146) : « Qu'est-ce que l'Homme », de M. Wilhelm Keller. L'auteur y passe en revue les diverses anthropologies qui se sont succédé dans l'humanité, depuis celle où l'homme demeure comme confondu avec la nature et ses puissances. Ces anthropologies — religieuses ou intellectualistes — ont en commun qu'elles expliquent l'homme « par le haut », à partir de principes supérieurs. Dans la période moderne est née une nouvelle forme d'anthropologie, explicative « par le bas ». M. Keller y range toutes les conceptions naturalistes

fondées sur la vision optimiste d'une évolution de bas en haut (théories progressistes, scientisme, marxisme, etc.). M. Keller y adjoint même la psychanalyse, que j'ai pour ma part toujours considérée comme d'inspiration pessimiste. Enfin, un type encore plus moderne d'anthropologie exalte la plénitude de la vie immédiate, dionysiaque, en considérant l'existence même de l'homme comme une erreur de la vie cosmique, et les facteurs de la culture humaine : conscience, intelligence, volonté, comme les produits dégénérés d'une vitalité compromise. L'auteur estime avec raison que cette philosophie met en une lumière crue la confusion et le désarroi de l'homme moderne, qui ne sait plus le sens ni la valeur de son existence. Elle constitue la « proclamation de la faillite la plus radicale que l'histoire ait connue ». J'approuve pleinement M. Keller lorsqu'il insiste sur ce qu'on peut appeler la *phénoménalité*, ou pouvoir de l'homme de se constituer un monde, et lorsqu'il se livre à d'intéressantes réflexions sur les erreurs communes à ces diverses anthropologies de toujours expliquer l'homme par l'une ou l'autre des réalités, considérées comme des objets, apparaissant dans ce monde, alors que ces réalités n'ont de sens que dans leur relation avec l'existence de l'homme lui-même.

Un ouvrage en allemand de M. Keller : *Vom Wesen des Menschen*, aujourd'hui paru, auquel ces pages servent d'introduction, nous permettra de mieux connaître la solution proposée par l'auteur.

La dernière étude du volume est de M. Jean Wahl (p. 147-162). Elle est intitulée « Existence et transcendance ». Le remarquable penseur français au gré de rapides et suggestives allusions historiques, ébauche sa conception d'une dialectique existentielle, inspirée des expériences de Kierkegaard et de Nietzsche, qualitative et non pensée, qui ne vise pas une vue plus riche par l'intégration de concepts, mais doit conduire à un « ineffable » senti. Cette sorte de transposition de la dialectique hégélienne sur le plan vécu suscite des réflexions sur les fondements mêmes de la nouvelle philosophie de l'existence. Mais il s'agit, ici encore, de la préface d'un ouvrage que M. Wahl publiera dans cette collection, et cette considération me dispense de trop regretter l'impossibilité où je suis de m'arrêter davantage sur les pages si riches de cet auteur.

Fernand-L. MUELLER.

Cahier 2 : Maurice MULLER, *De Descartes à Marcel Proust*.

Il est deux manières fondamentales de philosopher. Avec une partialité passionnée, tel penseur peut, une fois qu'il est en possession d'une idée originale, la creuser avec persévérance, ne la quitter que pour y revenir toujours et envisager tous les problèmes à travers elle. On se souvient des célèbres paroles de Bergson au sujet du philosophe dont toute la pensée se ramasse en un point unique : « En ce point est quelque chose de simple, d'infiniment simple, de si extraordinairement simple que le philosophe n'a jamais réussi

à le dire. Et c'est pourquoi il a parlé toute sa vie... Un philosophe digne de ce nom n'a jamais dit qu'une seule chose : encore a-t-il plutôt cherché à la dire qu'il ne l'a dite véritablement » (1).

On peut aussi comprendre la philosophie comme une vaste conciliation, comme un effort sincère pour mettre toute chose à sa vraie place, pour rendre pleine justice à chaque tentative de résoudre le problème métaphysique.

Remarquons que ces deux manières de concevoir la philosophie se complètent heureusement et que la première peut devenir matière de la seconde.

Cependant, un effort de conciliation doit se faire à un point de vue original et on sait assez que le plus grand conciliateur de tous les temps, Leibniz, avait son intuition personnelle et aiguë de l'univers, son « point unique » : ce qui nous montre non seulement que la première conception fournit une matière à la seconde, mais encore que ces deux conceptions, que nous avons abstraitement posées l'une en face de l'autre pour la commodité de l'exposé, participent en fait l'une de l'autre, fusionnent dans une certaine mesure l'une avec l'autre, tant il est vrai que tout choix, toute organisation impliquent un point de vue original et personnel, et ne pourraient se faire sans lui.

Si l'ouvrage de M. Maurice Muller se rattache à la seconde conception que nous avons décrite, en se proposant de montrer le caractère de complémentarité des diverses méthodes de la philosophie moderne et contemporaine, nous croyons que l'on doit chercher le point central de la pensée de l'auteur dans ces lignes : « Pouvoir d'intervention et fonction dualiste de la conscience opposant le physique au mental font de l'homme, du moi, un être ambigu, se constituant sur deux plans distincts, celui de la conscience et celui de la physique... Fonction dualiste de la conscience et fonction de relation, opposition du sujet et de l'objet, du physique et du mental, du rationnel et de l'irrationnel, morcellement de la nature et pouvoir d'intervention, autant d'aspects de la situation de l'homme d'être dans le monde et de s'opposer au monde » (p. 129 s.).

C'est en réfléchissant sur cette étrange situation de l'homme dans le monde qu'on peut le mieux saisir le caractère complémentaire des trois grandes méthodes de la philosophie moderne : analyse réflexive, positivisme et théorie du comportement, enfin dialectique, « trois manières de voir le monde de la science, la situation de l'homme dans la nature, le rôle de la conscience et de la raison » (p. 8).

Le propre de la pensée humaine est non seulement de pouvoir s'orienter vers le monde, mais encore de saisir ses propres démarches, de se prendre elle-même comme objet. C'est l'analyse réflexive qui nous livre les essences relationnelles et émotives.

L'auteur poursuit l'étude des essences relationnelles à travers les œuvres

(1) BERGSON, *La pensée et le mouvant*, p. 137 et 141.

de Descartes, de Leibniz, de Condillac et de Kant. « A lire attentivement Descartes, on voit bien que la considération de l'idée claire et distincte offerte par la géométrie l'entraîne, dans la cinquième *Méditation*, à concevoir l'idée comme source de relations » (p. 40). « Si la vérité se manifeste non pas dans le concept, mais dans le jugement... c'est par l'ensemble des relations qui la constituent que la notion mathématique acquiert l'existence idéale qui lui est propre » (p. 41).

La logistique, aboutissement de la « combinatoire » de Leibniz, devait mettre en pleine lumière la nature relationnelle de la pensée, en développant un strict formalisme. S'unissant au positivisme, ce formalisme a abouti à l'empirisme logique contemporain, illustré par le Cercle de Vienne.

Aux essences relationnelles cartésiennes, M. Muller ajoute les essences émotives, admirablement mises en relief par Proust.

« Nous devons distinguer, dans l'œuvre de Proust, ce qu'il y a d'analyse psychologique, de ce qu'il y a de recherche presque cartésienne d'un absolu dans le moi... Par ce double souci, Proust est au confluent de deux courants caractéristiques de la littérature et de la philosophie françaises, partis de Racine et des moralistes, d'une part, d'autre part de l'analyse « réflexive » inaugurée par Descartes » (p. 55).

Proust atteint, par son analyse réflexive, des essences émotives qui présentent un caractère d'intemporalité, parce qu'elles sont affranchies de l'ordre du temps. « C'est par une intuition tournée vers la région des émotions les plus profondes et les plus rares, vers les phénomènes de la Mémoire où le passé surgit chargé de toutes ses résonances et, s'unissant au présent, abolit le temps, que Proust atteint l'essence même de ce qui est pour lui à la fois la raison d'être de sa vie et le fondement de son art. La psychologie se trouve alors dépassée par une métaphysique... Ce souci d'un absolu, ce désir de pénétrer l'absolu dans une intuition toute réflexive d'un passé revécu, est bien de la nature de la découverte cartésienne du fondement spirituel de toute connaissance et de toute certitude » (p. 64).

Abandonnant l'analyse réflexive, suivons maintenant la piste de pensée qui lui est exactement opposée en cherchant à saisir, grâce au positivisme, une description objective des faits humains. Nous avons beaucoup goûté le chapitre consacré à Auguste Comte pour sa justesse de ton. Nous croyons qu'après un triomphe tapageur, le père du positivisme est entré dans une période d'oubli injustifié dont il sortira quelque jour. Ses énormes défauts sautent aux yeux, mais ses qualités ne sont pas moins éclatantes. Donnons la parole à M. Muller : « Il est malaisé de rendre justice à Auguste Comte. Un homme étrange, dont l'influence a été immense, dont certaines idées, devenues anonymes, occupent encore fortement les avenues de l'épistémologie... Le contraire d'un artiste, mais un génie de la cohérence, jusqu'aux frontières de l'absurde... L'empirio-criticisme, le physicalisme, l'empirisme logique sont des formes nouvelles de sa pensée, en sont des prolongements. Ni les guerres qui ont rappelé aux hommes et aux sociétés le tragique et la fra-

gilité de leur existence, ni les découvertes qui ont modifié notre horizon scientifique ne l'ont délogé de la situation centrale qu'il occupe » (p. 73 s.). Qu'est-ce à dire, sinon que Comte a exprimé avec puissance un aspect bien réel des choses, a fourni une méthode authentique et efficace, mais que son tort a consisté dans son exclusivisme : là où il voyait une méthode unique, il convient d'envisager une route complémentaire d'autres voies tout aussi légitimes vers la vérité.

M. Muller rappelle les principales idées d'Auguste Comte en montrant comment il renouvelle les problèmes — celui de la connaissance entre autres — en se basant sur « une dialectique concrète de l'histoire », dont le ressort est le besoin logique d'unité (p. 83). Une telle dialectique met en évidence le caractère qualitatif du temps, qui ne saurait se représenter par une variable mathématique : la logique mathématique doit donc être dépassée par la considération d'une subordination des parties au tout et de l'irréversibilité de certains phénomènes.

En prolongeant la pensée de Comte, on aboutit à l'empirisme logique des philosophes scientifiques contemporains, qui s'appuie sur la méthode axiomatique.

Cependant, l'empirisme logique ne se suffit pas à lui-même. D'abord il se défend mal du solipsisme et il est par conséquent tout à fait incapable de résoudre le problème des rapports entre les consciences. Enfin, par définition, le problème de l'unité du savoir lui échappe. « En ce qui concerne l'unité du savoir, la méthode réflexive apporte à l'empirisme un correctif nécessaire » (p. 99). « Le propre de la philosophie est précisément, par une attention portée sur l'ensemble des faits de conscience, de rétablir et d'affirmer l'unité du moi (fût-ce un moi déchiré), unité que seule une analyse réflexive allant des données sensibles et des catégories du sentiment aux relations intelligibles permet de découvrir et d'éprouver » (p. 101).

Le rapport entre les consciences nous confronte avec le redoutable problème de la situation de l'homme dans le monde : étant à la fois juge et partie, il nous est bien difficile de faire la lumière complète sur ce point. « Ce qui est intersubjectif dans la pensée, c'est par définition ce qui peut en être communiqué à autrui, c'est-à-dire la pensée sans images propres, ou dégagée de l'image au sens philosophique, si l'on veut la pensée par signes ; ce qui est proprement subjectif — par opposition à intersubjectif — c'est l'image, le schème imagé que j'associe à la pensée, mes sentiments, ma réaction personnelle, mes attitudes intérieures » (p. 104 s.). « Un principe de cohérence, fonction générale de « causalité », déterminé par une analyse réflexive de l'esprit, m'assure donc de l'existence du monde externe et des consciences individuelles » (p. 106).

Dans un chapitre intitulé *Une dialectique empirique*, l'auteur résume en une vingtaine de pages un de ses ouvrages antérieurs (1) ; nous ne nous ris-

(1) MAURICE MULLER, *Individualité, causalité, indéterminisme*. Paris, Alcan, 1932.

querons pas à résumer ce résumé ! Bornons-nous à une citation : « Une dialectique s'inspire du donné empirique qui déborde toujours les notions dans lesquelles nous tentons d'enserrer le réel... [elle] est une description plus qu'une explication, une induction plus qu'une déduction... Une telle dialectique ne peut être un enchaînement déductif au sens hégélien ou hamelinien ; elle se borne à articuler les moments principaux de la pensée » (p. 122).

Le chapitre suivant contient justement une critique de la dialectique d'Hamelin : cette dialectique se donne faussement l'air de construire des notions qui sont déjà impliquées par l'acte même de l'esprit qui pense ; la synthèse d'Hamelin n'est que l'envers d'une analyse dont les éléments sont bel et bien empruntés à l'expérience.

Le problème difficile, auquel l'ouvrage s'attaque, est celui des articulations des diverses méthodes de philosopher les unes avec les autres. L'auteur montre que les notions qui sont dites « opposées » sont en réalité corrélatives : « Nous ne pouvons penser l'Autre que corrélativement au Même, la non-conscience que corrélativement à la conscience » (p. 125). Il en est de même du monde physique et du monde psychique, de l'objet et du sujet. Nous sommes en présence d'une « fonction de relation » qui nous interdit d'opposer radicalement un élément du réel à un autre élément du réel.

Ce livre fait faire au lecteur un vaste tour d'horizon philosophique sans oublier les perspectives ouvertes par les sciences contemporaines : c'est là son grand mérite. Peut-être certains trouveront-ils ce tour un peu rapide : mais les éditeurs de la collection *Etre et Penser* désirent éviter des ouvrages techniquement rébarbatifs, pensant à juste titre qu'il est possible de philosopher sans être ennuyeux.

Louons, pour terminer, l'élégante présentation et la clarté de la typographie de ces Cahiers de philosophie et souhaitons à cette heureuse initiative de rencontrer l'accueil qu'elle mérite.

Maurice GEX.

Paul MASSON-OURSSEL, *La Philosophie en Orient*. Fascicule supplémentaire de l'*Histoire de la Philosophie* par E. Bréhier. Paris, Alcan, 1938.

Il fallait un savant de la compétence de M. Masson-Oursel pour analyser ce domaine si vaste qu'est la philosophie orientale. En effet, peu de philosophes possèdent une préparation philologique assez sérieuse qui puisse leur permettre de recourir aux sources indiennes et chinoises ; d'autre part, les philologues qui témoignent quelque intérêt pour les idées sont très rares. M. Masson-Oursel, à la fois philosophe et philologue, avait la capacité de mener à chef un travail si important.

Cet ouvrage n'est point une histoire de la philosophie de l'Orient conçue selon le plan classique. Les lecteurs de *La philosophie comparée* du même auteur n'éprouveront aucun sentiment de désarroi en étudiant ces pages.

La conception qui domine cette étude est celle de l'Eurasie, « mot de création récente, qui indique le souci de ne pas séparer ce qui, en fait, ne l'a jamais été, des civilisations dont la source commune paraît se trouver dans l'Asie Antérieure, aux III^e et II^e millénaires avant notre ère, d'où elle a donné naissance, vers l'Occident, et vers l'Orient, à des courants, certes divergents, mais qui gardent quelque chose de leur origine et qui n'ont jamais cessé, au cours du temps, de communiquer entre eux ». En effet, il n'est personne à l'heure actuelle qui puisse soutenir sérieusement que les civilisations classiques (Grèce et Rome) aient seules possédé le monopole de la réflexion philosophique. Des centres de spéculation métaphysique se formèrent, tant en Mésopotamie, en Egypte, en Iran, aux Indes qu'en Chine et au Japon.

Par conséquent, il n'est plus possible d'isoler la « philosophie orientale » de celle de l'Occident. Il faudrait envisager, par exemple, tout le contenu de la pensée grecque sous l'angle de l'ambiance eurasiatique. En tout cas, cette pensée nous apparaîtrait sous un jour nouveau et plus vrai.

La tâche que s'est proposée le savant orientaliste est double: exposer les doctrines philosophiques plus ou moins négligées d'ordinaire par les historiens de la philosophie occidentale; indiquer, autant que faire se peut, les relations qu'elles eurent entre elles et avec celles d'Occident. M. Masson-Oursel examine de cette façon l'histoire de la pensée en Asie occidentale (Anatolie et Syrie, Phrygie, Israël, Phénicie), en Egypte, Mésopotamie, Iran, Indes et Chine.

La condition d'une science universelle de la pensée est une science comparative des civilisations. C'est là un vaste champ de travail; c'est celui que devra labourer l'historien de la philosophie. Plus modestement, les théologiens et les non spécialistes suivront le même chemin.

Le Locle.

ANDRÉ CHÉDEL.

Gustave JÉQUIER, *Douze ans de fouilles dans la nécropole memphite (1924-1936)*. *Mémoires de l'Université de Neuchâtel*, tome XV (1940), 166 pages, 48 figures. — 6 fr.

Les fouilles faites en Egypte suscitent toujours un grand intérêt, mais peu nombreux sont ceux qui se rendent exactement compte de tout ce que ce genre de recherches exige de patience et de pénétration. M. Gustave Jéquier, professeur honoraire de l'Université de Neuchâtel et correspondant de l'Institut de France, nous expose les résultats essentiels des fouilles qu'il a dirigées, durant douze ans, pour le compte du gouvernement égyptien, à Saqqarah, un peu au sud du Caire. Sur ce site très limité, les époques se succèdent, plus ou moins brillantes et plus ou moins riches en souvenirs. Le monument principal, celui qui justifiait les fouilles, est la pyramide du roi Pépi II, le dernier roi de l'Ancien Empire. Nous sommes à la veille de

la grande anarchie qui, pour quelques siècles, interrompra l'essor de la civilisation, et l'étude des monuments nous laisse çà et là percevoir les prodromes de cette décadence. Les chambres intérieures de la pyramide étaient couvertes de textes ; le patient labeur de M. Jéquier en a rendu des parois entières à la science (cf. fig. 12). Les voleurs antiques les avaient éventrées dans leur recherche de trésors. Le temple funéraire du roi, caché sous les sables, était totalement inconnu. Les fouilles en ont restitué non seulement le plan, mais également des parties importantes de la décoration murale (cf. fig. 15). Il est même possible d'avoir une vue d'ensemble assez exacte de la décoration intérieure de ce monument. Les tombeaux des reines et des hauts fonctionnaires de la cour, groupés autour du monument funéraire du roi, ont apporté aussi de précieuses contributions à la connaissance de la civilisation de cette époque. Dès l'antiquité tout avait été consciencieusement pillé, mais ce qui n'offrait aucun intérêt pour les voleurs antiques ou pour ceux qui cherchaient simplement de la belle pierre de taille, est très précieux pour les archéologues d'aujourd'hui.

Les périodes suivantes ne sont pas représentées par des monuments aussi importants. Le lecteur apprend à connaître les chambres intérieures, si soigneusement et si ingénieusement construites par des rois du Moyen Empire. Là aussi les *puzzles* ne manquaient pas pour exercer la patience du fouilleur (cf. fig. 41). Malgré les pillages et les destructions opérées au cours des siècles, les sables de l'Égypte ont parfois conservé intactes de fort belles pièces : statue en bois d'un vizir (fig. 37), stèle du Nouvel Empire (fig. 46), sarcophages en terre cuite d'Araméens installés en Égypte (fig. 47) ou statuettes de divinités asiatiques (fig. 48) qui semblent un peu dépaysées en Égypte et ne peuvent pas se rattacher à l'art local. M. Jéquier, qui a exposé les résultats scientifiques de ses travaux dans d'imposants mémoires publiés par le Service des Antiquités de l'Égypte, nous donne dans ce petit volume de présentation si parfaite la synthèse de ses longues recherches. Tous ceux qui s'intéressent à l'antiquité peuvent y trouver un vivant tableau de la variété et de la richesse des résultats d'une fouille intelligemment faite, et ils peuvent voir ressusciter de ces ruines une civilisation qui a brillé d'un vif éclat.

G. NAGEL.
